Le vieil arbre

Le vieux berger, retiré de la profession depuis quelques années déjà, m'avait montré l'album où il avait classé les pièces d'archives concernant ses cinquante-cinq saisons d'alpage. Ca comptait. Ce passé glorieux, c'étaient ses titres de gloire. Oh ! on avait été heureux là-haut, la famille, son père déjà avant-guerre, et puis lui dès les années cinquante jusqu'en huitante et plus. Et puis l'on s'était arrêté parce qu'il n'y avait pas de descendance et que le domaine, en bas, au Pied-du-Jura, personne ne l'avait repris, qu'on s'était contenté de le louer à d'autres qui ne tenaient pas de bétail.

L'album, nous l'avions consulté ensemble derrière la table de la cuisine, sous la grande lampe, alors que sa femme était aux casseroles et que de temps en temps elle se retournait pour préciser une date, qu'elle s'approchait à son tour pour regarder les images sur lesquelles nous nous étions arrêtés pour dire un nom dont son mari ne se souvenait plus, pour donner une nouvelle date, fixer une époque. Elle avait une de ces mémoires, plus que lui qui parfois, il faut le dire, se mélangeait un peu. Ils me disaient ainsi le contenu de l'album, ils me citaient des noms, ils précisaient ce qu'ils étaient devenus, ces anciens bergers, celui-ci, et puis celui-là, tous de bons gaillards, mis à part un ou deux, oh ! c'est normal, sur plus de cinquante ans, qui avaient été de pauvres types, pour ne pas dire de charognes de gaillards pas francs pour un sou et qui auraient volontiers souhaité que toi et ton chalet et tous ceux qui l'occupent vous passiez par les flammes ou que vous soyez au fond du lac. Mais pour les autres, des costauds que la traite de quarante à cinquante vaches, on s'y mettait à trois ou quatre, n'effrayait pas, ils avaient l'habitude, ils auraient pour finir fait ça les yeux fermés, c'était nickel !

Et puis il y avait le chalet, l'essentiel. Quand on le voyait pris de face, celui-ci, on constatait toujours la présence d'un gros arbre sur son arrière, à droite.

- Il est beau, lui avais-je dit.

- Oh ! celui-là, qu'il m'avait répondu, il est si vieux qu'on ne sait plus de quand il date. Peut-être qu'il a plus de cent ans, plus de cent cinquante ou même deux cents ans, allez savoir. Mais il ne pousse plus. Et c'est moi qui l'ai fait protéger. Il est sur la liste des arbres qu'on ne peut en aucun cas abattre.

Et quand il disait cela, le vieux berger, quand il parlait de son arbre qu'il avait laissé là-bas, à l'arrière du chalet, il avait les larmes aux yeux. Ah ! oui, il l'aimait, son grand fayard. C'avait même été le gardien d'eux tous autrefois, quand ils étaient au chalet, pendant les cinquante ans qu'ils l'avaient occupé.

Je tenais moi aussi à le découvrir.

Nous étions montés au chalet un dimanche après-midi d'octobre, quand les pâturages sont désertés et qu'on peut aller partout, Ô bonheur, sans être dérangé ni par les hommes ni surtout par les chiens qui vous viennent contre, ces charrettes de bêtes. Qu'on peut enfin les voir tranquille et de près, les chalets, lire les dates sur le linteau des portes d'entrée, en faire le tour, voir la manière

dont ils ont été construits, et puis aussi, constater malheureusement le chenit que l'on y trouve. Beaucoup de ces amodiataires, c'est à signaler, n'ont de goût pour rien, des dreyets.

C'était un après-midi d'automne résolument gris. Mais qu'importe. Cette couleur si triste n'invite-t-elle pas mieux à la contemplation, à la méditation que doublerait une douce rêverie ? Nous avions suivi le vieux chemin herbeux. Nous étions arrivés au chalet que nous avions regardé longtemps, admirable malgré les mauvaises restaurations qu'on lui avait apportées. Le goût manque très souvent en nos altitudes. C'est un péché d'ignorance et d'insensibilité qui nous fait mal aux yeux, une médiocrité viscérale, et je pèse mes mots, qui nous laisse confondus. Et l'avenir, tout soudain, il est pareil à ce ciel tout à coup assombri qui semblait descendre sur nous pour nous écraser. Alors nous étions allés à l'arbre, derrière le chalet, que nous avions découvert avec étonnement. Quelle immensité de tronc principal, et même de ces premières branches devenues chacune à son tour grosse comme un tronc. Et le tout donnait une ramure prodigieuse. Mais ce qui étonnait surtout, c'était la matière même de l'arbre. Était-ce du bois ou de la pierre ? De la pierre plutôt, dont la surface de l'écorce, grise, épaisse, rugueuse, en avait l'apparence exacte. Arbre ou pierre, cela avait-il de l'importance ? Il était si vieux que personne d'ici n'avait pu en voir la naissance ni même découvrir cet arbre plus jeune. Les plus anciens bergers, tous, ils l'avaient vu déjà centenaire. Ils disaient « le vieil arbre », et tous aussi souvent ils en parlaient, ils s'y étaient attachés. Il est là, près du chalet. Il semble veiller sur lui, le protéger.

Je regardai encore au-dessus des branches l'immensité de la frondaison. Rien ici qui n'allait droit. Tout au contraire était courbe et noueux, pour monter finalement à l'assaut du ciel dans une complexité extraordinaire, comme si chacun de ces troncs, pour aller vers la lumière, avait du subir des épreuves fort éprouvante, un ciel, ce jour-là, ne laissant percer aucun rayon de soleil, de telle manière qu'une grande tristesse s'était répandue sur les pâturages que nous retrouverions plus tard en montant le vallon.

La base même de l'arbre était beaucoup plus volumineuse que le tronc. C'était une sculpture fantastique. Des bougnes énormes s'étaient formées là, à raz terre, de pierre plutôt que de bois, et sur certaines desquelles on pouvait s'asseoir ainsi que sur un banc. On était bien, là, le dos appuyé contre la rugosité du tronc jamais froid, à croire découvrir en lui des vibrations douces et apaisantes. Il vit, l'arbre, d'une vie certes incomparable à la nôtre. Et les deux sauraient-elles s'accorder vraiment ou tout ceci ne serait-il que pure illusion ?

Alors je l'imaginai là, le vieux berger, au terme d'une soirée où la traite serait faite et le troupeau retourné au pâturage constitué pour l'essentiel de cette immense zone plate que coupent de longs murs de partage pour laisser voir au fond le hameau posé discrètement entre terre et forêts, plein de ciel et de nuages et de cette magie étrange qui le fait apparaître si beau. Il était là, le vieil homme, tranquille, sans fatigue vraiment, ou plutôt à celle-ci, on s'y habitue, on l'oublie

même pour ne plus la sentir, c'est un second personnage que l'on porte en soi, la fatigue. Et il regardait le chalet avec sa cheminée sur laquelle s'élevait encore un léger panache de fumée avec son grand toit sur lequel hier au soir résonnaient les grêlons d'une forte averse. L'herbe du pâturage même ne s'était pas encore toute redressée, les fleurs en avaient souffert, tandis que le tronc du vieil arbre lui-même, ici, de par l'immensité de sa frondaison, il n'était même pas mouillé.

- Je suis bien là, qu'il se dit.

Et il était en paix avec lui-même, avec les hommes en général et avec Dieu. Personne, non, ne lui cherchait de mal, et lui-même non, il n'avait de rancœur contre quiconque.

- J'ai accompli, je le pense, ce que je devais.

Il n'en était néanmoins pas absolument certain, simplement qu'il aimait à se le redire pour renforcer cette illusion qu'il avait d'une existence authentique et sans tache. Dans tous les cas il était sans regrets. Quelle autre vie que celle-ci lui aurait offert autant ? Ah ! qu'ils sont beaux, les soirs à la montagne, quand le soleil se couche sur les forêts où l'on devine de profonds mystères, quand il fait beau et chaud, que des pensées de paix et de sérénité montent en vous sans même que vous les recherchiez, et que ce que vous entendez, ce sont ces cloches de vaches, proches pour certaines, lointaines pour d'autres, car ici l'on a deux parcs, l'un pour les génisses, l'autre pour les vaches laitières.

- C'est ici que je devrais mourir, qu'il se dit encore. Oh ! pas tout de suite, que le Seigneur, il me laisse la vie encore pour une ou deux saisons…

Ainsi toujours il repoussait le terme. Et il le repousserait jusqu'à ce qu'il lui semble qu'il n'ait plus rien à découvrir, que des choses, il en ait fait le tour.

Une fin douce, sans souffrances, sans angoisses. Il se serait simplement endormi contre le tronc. Il aurait oublié de vivre alors que les derniers sons qu'il aurait entendus, c'auraient été ces bruits de cloches dans les pâturages, et puis aussi ce chant d'oiseau dans les branches de son arbre.

Un si bel arbre.

J'y fis monter les enfants sur les premières branches au-dessus desquelles ont aurait pu construire une cabane. Ils découvraient là un monde qui aurait pu les rassurer et leur plaire s'il avait été plus près de la maison. Je fis aller mes mains sur cette écorce de pierre dont l'épaisseur devait être formidable. Où est la vie là-dessous, cachée dans une matière dont une partie serait morte ? Je ne le savais pas. C'était en réalité une vie très lente, et si lente même qu'elle échappe à notre perception. Et je sus aussi que cet arbre, malgré son âge et si la foudre ne l'abattait pas, serait encore là, magnifique, alors que nous ne serions plus. Qu'il témoignerait, lui seul peut-être, de ces anciennes époques où l'alpage, plus qu'aujourd'hui, vivait d'une activité formidable, avec en saison, la fabrication du fromage.

Le vieil arbre, il nous parlait du temps. Qu'est-ce que le temps et notre existence qui déroule ses lacets sinueux dans les bas où les moindres choses remplissent nos journées. Le temps, impalpable. Le temps qui fuit. Le temps de

nos pères. Notre temps à nous. Votre temps à vous, les enfants, qui sera le double ou le triple de qu'il nous reste à parcourir. Serez-vous heureux ? Saurez-vous voir les chalets dans leur beauté même altérée et les vieux arbres que souvent l'on y trouve à proximité ?

Le vieil arbre, même qu'il dégageait des ondes douces et apaisantes qui nous faisaient comprendre des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé, il fallait le quitter. Il nous avait aidés à pénétrer dans une philosophie simple et bonne. Il nous avait raffermis en nos goûts et en nos amitiés, il nous avait offert à la vie profonde et vraie de tout ce qui existe. Et l'homme, là-bas, qui pleurait presque en se souvenant de lui, il avait eu la sagesse de le faire protéger.

Je m'en souviens, quand nous eûmes refermé l'album par lequel ils avaient revécu cinquante-cinq ans d'alpage, lui et sa femme, oh ! je ne dirais pas qu'ils n'en aient pas oublié une ou deux, dans le nombre, et ce serait sans importance, alors il fut l'heure de boire le thé. Et son épouse, laquelle l'avait toujours accompagné là-haut, elle se joignit enfin à nous derrière la table pour continuer la conversation.